

En d'autres termes, et pour rendre ma définition plus sensible à tous, le progrès, c'est, dans la pratique de la morale, tout effort, tout travail noblement entrepris pour donner à la loi du Christ, qui est l'unique loi de la civilisation, du perfectionnement et de la vie, toute l'extension qu'elle contient.

C'est cette merveilleuse charité qui compte toutes les misères humaines, qui cherche à les consoler et à les guérir, qui se multiplie dans ses œuvres glorieuses, qui ouvre la crèche de l'enfance, les asiles de la vieillesse, l'atelier de la pauvre ouvrière, qui dote la caisse de l'ouvrier, qui gère et fait fructifier ses humbles épargnes, qui reçoit ses enfants à l'école, les élève avec amour et leur donne, avec les soins d'une bonne mère, les premiers bienfaits de l'éducation, qui accomplit enfin, dans les deux mondes, tous ces actes si ingénieusement sublimes de dévouement, longtemps portés et prémédités dans le cœur, lesquels marquent le vrai progrès dans l'intelligence et l'application de la vérité catholique.

Le progrès, dans l'ordre des faits scientifiques et utilitaires : C'est l'image des corps que le daguerrétype commande à la lumière de reproduire, si plastiquement fidèle et ressemblante ; c'est la parole, rapide comme la pensée, que les courants électriques transmettent à des distances immenses, même à travers les abîmes de l'océan et qui font que les hommes, d'un bord à l'autre de l'Atlantique, se voient penser et vivre, tout comme s'ils étaient tous présents et réunis dans les mêmes lieux ;

C'est cet immense léviathan de la force et de la vitesse, qui chargera bientôt ses flancs d'une ville entière de dix mille âmes et qui, porté sur ses ailes de feu, bravera fièrement la tempête, franchira d'un seul bond les vastes mers et déposera tout un nouveau peuple sur la rive étrangère.

Le Progrès, dans le domaine des choses purement intellectuelles, se liant d'une manière intime aux grandes théories de la science de l'éducation, c'est surtout l'étude ou l'analyse approfondie des facultés et des aptitudes de l'esprit humain — c'est l'intelligence et la comparaison des méthodes, leur application graduelle et raisonnée, leur justification par les résultats évidents de l'expérience ;

C'est la réforme progressive des anciens procédés de l'enseignement, pour y substituer les vues, les raisonnements et les livres de tous ces hommes éminents qui, depuis le vénérable abbé de la Salle, Pestalozzi, le Père Girard, Oberlin, de Gérando, Rendu, Guizot et de tant d'autres estimables pédagogues ou réformateurs, ont élevé si haut la science de l'éducation et l'ont rendue si facile, si populaire et si sociale.

Le progrès, c'est encore la diffusion libérale plus ou moins gratuite de l'enseignement, s'adressant à toutes les classes, à toutes les conditions, à toutes les volontés comme à tous les âges.

C'est surtout la création de toutes ces écoles publiques qui, marchant avec les progrès de l'esprit humain et de la civilisation, donnent raison à tous les besoins moraux, intellectuels et utilitaires d'une époque.

Le progrès enfin pour nous, c'est cette majestueuse Université-Laval, qui porte peut-être toutes les destinées de la famille canadienne, et qui restera le vivant témoignage de tout ce que peut la volonté de quelques hommes d'intelligence et de cœur, véritablement indépendants et désintéressés, faisant le bien pour le bien, et n'attendant que de Dieu seul, le prix de leurs efforts et de leurs sacrifices.

N'est-ce pas aussi cette nouvelle et si utile institution pédagogique, dont nous solennisons l'avènement aujourd'hui et que vous appelez l'école normale Laval, en souvenir de l'impérissable nom du premier évêque du Canada, et pour la rattacher au moins par un lien quelconque à notre glorieuse Université.

Il y a des noms qui portent bonheur, parce qu'ils commandent l'estime et la vénération des hommes.

L'école normale Laval, vous savez déjà tous pour quelles nobles fins elle vient d'être fondée, et tout le bien qu'on est en droit d'attendre de son action, si éminemment expérimentale et progressive.

Comme école de la règle et de l'exemple, elle travaillera sans relâche à la propagation des saines doctrines, des bonnes méthodes, afin que de leur application sincère sortent tous les avantages intellectuels et moraux qu'elle ambitionne si fortement.

Des écoles semblables manquaient à notre système pédagogique élémentaire et le gouvernement du pays, en les donnant au Bas-Canada, a fait acte de justice et de patriotisme.

Tous les hommes de progrès qui veulent efficacement que notre jeunesse soit laborieuse, instruite et morale, doivent applaudir au fait d'une création qui intéresse, par tant d'endroits, l'avenir et le bien-être d'une société : car c'est à l'école normale que se formeront et se perfectionneront tous ces maîtres, qui aspirent à leur tour à l'honneur d'élever vos enfants et de les préparer pour la vie de l'intelligence et du devoir.

Il y a longtemps, messieurs, que les écoles normales de l'enseignement primaire fonctionnent dans la vieille Europe et les beaux livres de messieurs Cousin, Rendu, St. Marc-Girardin, Mitter, sont la pour vous dire tout ce qu'elles y ont produit de bien, sous le double rapport de la science pédagogique et du progrès moral.

Après le témoignage de ces hommes éminents, si mes humbles affirmations comptent pour quelque chose, permettez-moi de vous dire que tout ce que j'ai pu en observer et en savoir moi-même, soit en France, soit en Allemagne, soit en Belgique, n'est que la légitime justification de l'importante utilité des écoles normales primaires.

Les écoles normales ont la toute particulière mission d'enseigner plus et d'enseigner mieux. Mais Quintilien, cet écrivain compétent dans les choses de l'enseignement, disait, lui : *multum, sed non multa* ; en effet, le mieux passe avant le plus, et nous sommes volontiers de ceux qui disent que savoir un peu, mais bien savoir ce peu, c'est savoir et prouver qu'on sait bien quelque chose : car le demi-savoir est une véritable plaie de l'intelligence et de la société surtout.

Messieurs, j'ai l'honneur de compter parmi les professeurs de l'école normale de Québec, et ma part y serait des plus importantes, si, dans la somme des matières que je suis appelé à y enseigner, je devais prendre chacune des connaissances de mon ressort, dans sa vraie portée respective.

Ainsi, me sont confiées la Grammaire Française, l'Histoire, la Littérature et la Philosophie Intellectuelle et Morale.

C'est là, je l'avoue, une glorieuse synthèse, bien capable de me donner au cœur certains éblouissements ; mais, comme j'ai le vrai sentiment de moi-même et de ma mission, que le raisonnement et les expériences de mon âge me portent sans cesse à ne considérer les choses que sous le vrai côté, je vais vous dire loyalement comment je procéderai là-dessus. Il est bon, ce me semble, que vous connaissiez aussi parfaitement que possible la méthode des maîtres à qui vous allez confier la meilleure portion de vous-mêmes, vos enfants, afin qu'en toute espèce de temps, vous puissiez reconnaître si l'homme des commencements est resté fidèle à lui-même, à ses paroles, à ses promesses, à sa méthode, et par là s'il était réellement digne de votre estime et de votre appui. J'appelle ce contrôle sur moi-même, vous promettant bien de ne le trouver jamais trop sévère.

La langue française, Messieurs, est particulièrement la langue de l'esprit et de la méthode, sans vous parler encore de ces finesse d'idiome et de style, de ces clartés si lumineuses qui la distinguent si excellemment.

Charles-Quint disait que c'était la vraie langue des hommes, et de son temps qu'était-elle, la langue française, au respect de ce qu'elle devait avec Descartes, Pascal, Bossuet, Fénelon, Molière, Boileau, Racine, Molière, et sous la plume de tant d'autres superbes génies qui sont l'éternelle gloire du 17^{me} siècle ?

Or, La Grammaire d'une telle langue doit être comprise et enseignée, non pas seulement comme le simple code des règles qui constituent l'art de parler et d'écrire correctement, mais encore comme l'étude approfondie et raisonnée des causes qui l'ont graduellement amenée à cet état de perfection où vous la savez.

La langue française n'est pas une langue-mère, comme la langue Allemande ; mais si elle est moins originale, moins riche, moins poétique, que cette rude mais belle langue des peuples du nord, qui pourrait lui refuser cet esprit de justesse et de généralisation, ces formes alertes, élégantes et gracieuses, ces élans, ces atours, ces passions du style, qui font si vite l'entraînement et la conviction !

En étudiant donc la Grammaire Française, il faudra que nos élèves-maîtres la comprennent aussi bien dans sa valeur didactique, que dans son économie philologique et littéraire.

Je m'attacherai, pendant les deux années que devra durer leur noviciat, à leur donner cette importante connaissance de notre grammaire, en les initiant en même temps à l'art si difficile de l'enseigner à leur tour comme instituteurs.

Passant ensuite à l'enseignement de l'Histoire, je commencerai par dire à mes élèves-maîtres qu'elle est le miroir de la conscience humaine, qu'elle n'est possible qu'à la condition d'être vraie, c'est-à-dire, éclairée par la critique et justifiée par la morale.

L'étude de l'Histoire a été de nos jours conçue diversément ; mais, selon nous, il n'y a qu'une seule manière de l'entendre et de l'enseigner. Nous sommes de l'école providentielle, et, quand l'humanité vit et progresse avec la civilisation, nous voulons que Dieu soit présent à son œuvre.

Bossuet est ici notre maître et notre véritable enseignant, et tous les livres élémentaires en histoire, qui devront pas à pas nous faire monter jusqu'à lui, porteront ses livrées, c'est-à-dire, qu'ils seront le reflet pur de sa grande pensée.